

14^{ème} ANNÉE.

N° 424 B.

TOUS LES JEUDIS.

28 AOUT 1941

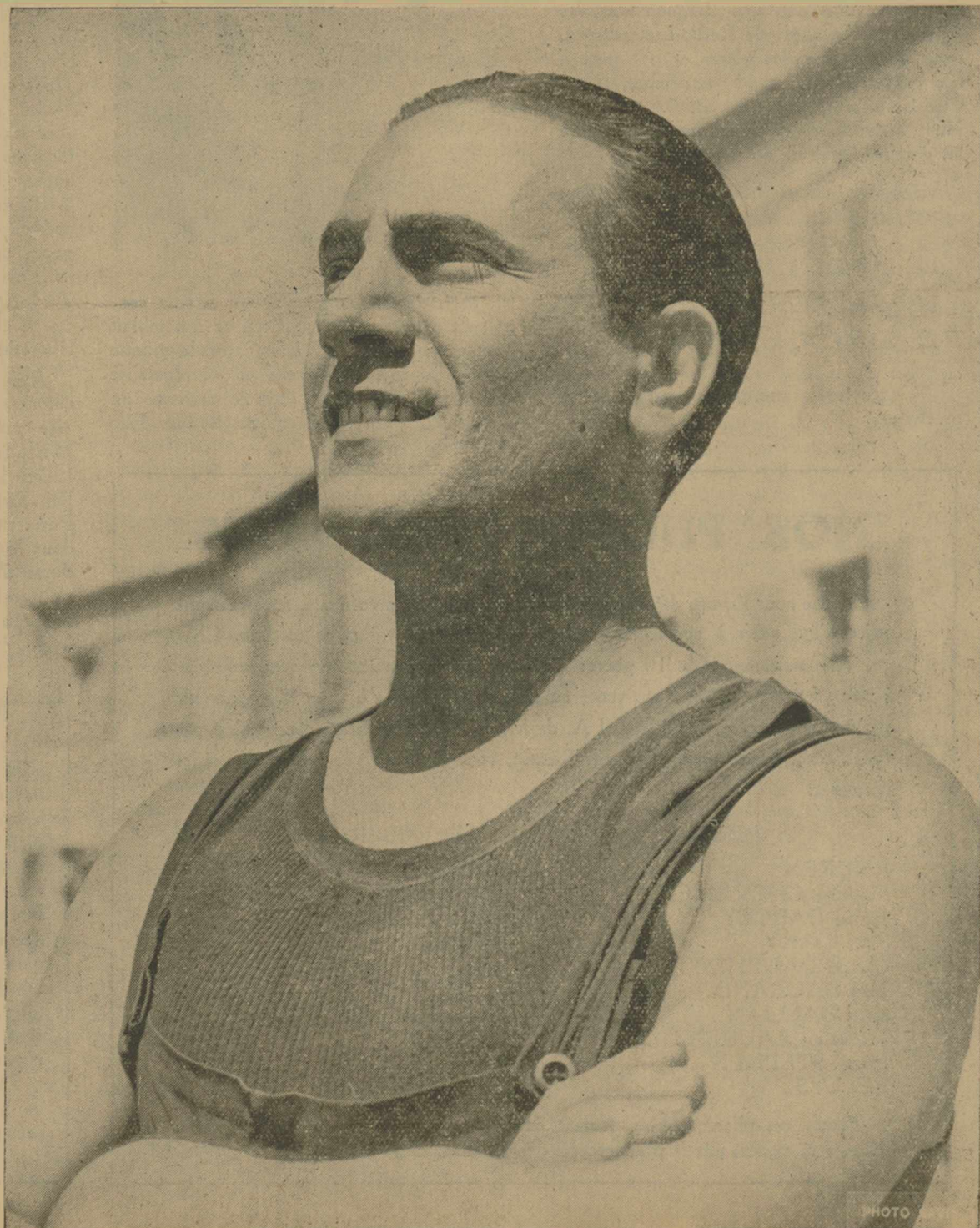
DEUX FRANCS

LA REVUE DE L'ÉCRAN

IDÉES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES

TINO
ROSSI

que nous reverrons
bientôt à l'écran
dans "LE SOLEIL
A TOUJOURS
RAISON".



PHOTO



SILHOUETTES. AGNÈS CAPRI



Chez Agnès Capri. Tout le monde connaissait à Paris ce cabaret qui ne ressemblait pas aux autres et où Agnès Capri, la grande artiste, donnait libre cours à sa fantaisie d'enfant terrible. Car, dans le domaine du music-hall, c'était une enfant terrible. Elle

ne voulait se plier à aucun des canons admis et ratifiés. On lui demandait des petites chansons gaies et sans prétention, elle répondait par des poèmes de Victor Hugo, de Baudelaire, de Guillaume Apollinaire, de Laforgue, de Walt Whitman. Le succès ne vint pas tout de suite couronner cette innovation, mais dès le début, André Thérive avait pu écrire: « L'apparition d'Agnès Capri est un événement dans l'histoire du music-hall. »

Avant d'aborder ce domaine, Agnès Capri avait passé par le théâtre. Ayant débuté chez Madame Bériza dans *Angélique*, de Jacques Ibert, elle continua chez Charles Dullin, puis chez Jovet, chez Paulette Pax, chez Pomès, chez Raymond Rouleau, chez Georges Pitoeff. Elle était chez Jovet quand on lui proposa un engagement pour le cinéma, à la U. F. A. de Berlin. Elle accepta et après son retour de là-bas, s'engagea dans une autre voie, celle du music-hall, avec le « Bœuf sur le Toit », l'A. B. C., le Palais des Beaux-Arts à Bruxelles, etc. C'est de cette époque que date sa collaboration avec Jacques Prévert.

Avant la guerre, on revient encore la chercher pour jouer au studio. C'est son rôle infiniment comique, de Mademoiselle Mercadier, dans *Miquette*, aux côtés de Lilian Harvey, puis sa collaboration au film *Leur Volon d'Ingres*, qui remporte à Paris un grand succès. Arrivée aujourd'hui dans le Midi, Agnès Capri, toujours débordante d'activité, va faire un tour de chant, va faire une saison à la Radio et retournera peut-être au studio. Agnès Capri continue à lire, jouer, danser, chanter et vivre...

F.

NOTRE COUVERTURE

Les innombrables admiratrices et admirateurs de Tino Rossi n'ignorent pas que leur idole va bientôt revenir dans *Le Soleil a toujours raison*, un film à la parfaite réussite duquel rien ne semble avoir été négligé. Le scénario et le dialogue sont signés Jacques Prévert, et la mise en scène a été confiée à Pierre Billon. Les principaux partenaires de Tino Rossi sont Micheline Presle, Charles Vanel, Ed. Delmont, Pierre Brasseur, etc. Jamais sans doute le populaire chanteur n'avait été mieux servi.

La photographie que nous publions en première page de couverture nous présente un aspect de Tino Rossi dans *Le Soleil a toujours raison*.

WALTER RUTTMANN ou L'HOMME - CINÉMA

Walter Ruttmann vient de mourir.

Beaucoup de ceux qui auront lu cette nouvelle dans les rubriques cinématographiques des quotidiens — et même dans la *Revue de l'Ecran* — n'auraient attaché au nom de l'homme qui vient de disparaître aucun souvenir précis. Et pourtant...

Et pourtant, si l'on écrivait encore des contes de fées, on devrait montrer, le jour de la naissance de Walter Ruttmann, la Fée du Cinéma accourant auprès du berceau du nouveau-né et touchant celui-ci de sa baguette en lui disant :

« Dans la forêt encore bien broussailleuse au milieu de laquelle se trouve mon palais, tu trouveras une route que seuls, quelques-uns de ceux qui veulent arriver jusqu'à moi, auront devinée mais que nul d'entre eux n'aura encore foulée... Sur cette route tu t'avanceras avec une sûreté telle qu'elle semblera s'ouvrir devant toi largement, généreusement et que tu feras l'étonnement de tous ceux qui suivront ta marche... A chaque tournant de cette route, tu trouveras de nouvelles raisons de progresser et d'arracher des cris d'admiration à tes amis... Tu seras « l'Homme-Cinéma » et déjà on cherchera à s'élancer sur tes traces... »

Mais à ce moment-là, comme dans tout conte de fées qui se respecte, une autre fée aurait fait son apparition et, bousculant la Fée du Cinéma, aurait pris la place de celle-ci auprès du berceau du nouveau-né en ricanaient :

« Tout beau !... Tout beau !... N'allons pas trop vite !... Faire naître des espoirs Donner des promesses... C'est déjà magnifique... Ce sera là ton rôle dans l'histoire du cinéma... Si tu allais plus loin, le Progrès serait trop facile et il convient que ceux qui le servent se découragent... Tu feras ce que nul avant toi n'aura fait, mais ce sera un geste inutile que nul après toi ne fera, et qui restera pratiquement comme si tu ne l'avait pas fait... Tu passeras dans la vie du Cinéma comme un bateau passe sur la mer, traçant un sillage éblouissant, mais qui disparaît sans laisser la moindre trace si ce n'est dans quelques mémoires. »

La Fée du Cinéma aurait peut-être essayé de détruire l'effet de cette intervention, mais dans la vie, même à l'époque où il y avait des Fées, le Malheur l'emporte souvent sur le Bonheur.

Et ce fut ce qui arriva à Walter Ruttmann

Ayant appris dans les studios allemands tous les secrets du métier cinématographique, ayant gardé de ces secrets ceux qui pouvaient être utiles à l'Art cinématographique, tel qu'il le concevait, Walter Ruttmann, alors que le Cinéma muet allait avoir à subir l'assaut du parlant, réalisa un film qui, mieux que tous ceux qui l'avaient précédé, mieux que toutes les dissertations qui pouvaient être composées sur le sujet, prouva à tous les esprits de bonne foi jusqu'où l'art cinématographique pouvait atteindre dans l'éveil des sensations et dans l'expression des sentiments et des idées par le seul jeu des images.

par
RENÉ JEANNE

La Symphonie d'une grande ville... Combien sommes-nous à l'avoir vue ?... La question peut être posée, car le film qui arrivait à Paris, après avoir connu un très vif succès en Allemagne et avant d'en connaître un non moins vif en Amérique, ne parcourut en France qu'une carrière assez limitée, accomplie pour sa plus grande part dans les Clubs et les Cercles d'Avant-Garde — l'Avant-Garde si utile existait encore à cette époque. Mais malgré les articles intelligents et enthousiastes qui l'avaient accueilli il ne reçut qu'une hospitalité restreinte des palaces et des salles populaires. Et pourtant, comme il aurait mérité d'être projeté devant les foules qui constituent la population de ces grandes villes dont il reconstituait la vie tour à tour plaisante, pénible et douloureuse, toujours frémissante et pittoresque. Et cela, sans intrigue, sans sous-titres. C'était l'époque où l'Avant-Garde, certaine de la force persuasive de l'Image, cherchait les moyens qu'elle se suffit à elle-même et touchât le public sans la collaboration des mots figés dans les sous-titres. Ah ! comme il l'avait résolu, Walter Ruttmann dans *La Symphonie d'une grande ville*, ce problème qui semblait devoir rester sans solution... Pas une ligne de texte, pas un mot ne venait rompre l'harmonie, le rythme des images... Des images, rien que des images... Il n'y avait que des images dans *La Symphonie d'une grande ville*. Et ces images emportaient le spectateur, comme la vie emporte l'homme... Parce qu'elles étaient la vie elle-même. Et pourtant de ces images

certaines n'avaient même pas été composées par Ruttmann qui, tout simplement, les avait prises dans les « Actualités » ou dans les « Documentaires »... Quelle plus significative démonstration aurait-il pu faire du pouvoir évocateur et émetif de l'Image ?... Avec *La Symphonie d'une grande ville*, Walter Ruttmann, du premier coup avait rejoint — certains n'ont pas craint de dire: « dépassé » — les plus grands créateurs d'images que le cinéma avait connus jusqu'alors : les Abel Gance, les D. W. Griffith, les Eisenstein.

On cria au miracle !... Voire !... Ce miracle, Walter Ruttmann était prêt à le renouveler sur n'importe quel sujet... Et le plus fort est qu'il le renouvela... et qu'il le renouvela dans les conditions les plus difficiles, c'est à dire : dès les débuts du sonore.

De même que, quelques mois plus tôt on cherchait le moyen de débarrasser les images cinématographiques de la charge des mots imprimés entre elles, on se demandait alors comment on allait pouvoir utiliser la collaboration des mots prononcés sans nuire à la valeur cinématographique de l'œuvre et l'on ne trouvait plus, car on était encore sous le crup de la surprise et l'on ne possédait pas le sang-froid nécessaire à la découverte de la solution. Cette solution, Walter Ruttmann l'avait trouvée dès sa première expérience — ou plutôt il avait découvert une de celles qui étaient possibles, une des plus intéressantes, des plus heureuses. Elargissant la formule qui lui avait si bien réussi avec *La Symphonie d'une grande ville*, il composa une *Mémoire du Monde* où, sans diminuer en rien la valeur, la signification des images, il utilisa les bruits, les sons, la musique comme ils devaient l'être, à la place exacte, sous le volume et la forme où chacun de ces bruits, de ces sons, de ces phrases musicales pouvait cinématographiquement produire le plus d'effet. Et nul de ceux qui l'ont entendu n'a oublié le cri de femme sur lequel se terminait la projection, seule manifestation sonore de la présence de l'homme dans ce concert de bruits, de sons et de musique né des images composant le film !... Du coup, la démonstration était faite de ce que pouvait donner la collaboration de l'Image et du Son... Et cette démonstration était menée à son terme sans qu'à aucun moment on eût senti l'effort... Ce résultat n'avait été possible que parce que Walter Ruttmann « vo-

(Suite page 8)

NOS PHOTOS D'ARTISTES

Comme nous l'avons déjà annoncé dans nos numéros précédents, nous pouvons aujourd'hui offrir à nos Lecteurs deux séries de photographies inédites. Chaque série se compose de 10 photos d'artistes qui ne peuvent être vendues séparément. La série est mise en vente au prix de 25 francs à nous faire parvenir par mandat à notre C. C. Postal A. de Masini 466 62 - Marseille. Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement. Bientôt, nous pourrions vous offrir des séries nouvelles.

SERIE I

ANDREX
Maurice CHEVALIER
Janine DARCEY
René DARY
Claude DAUPHIN
Jean DAURAND
Ketti GALLIAN
Jacqueline LAURENT
Pierre STEPHEN
RELLYS

SERIE II

ALIBERT
Gaby ANDREU
Paul CAMBO
CHARPIN
Georges FLAMANT
Jim GERALD
Georges LANNES
Suzy PRIM
Germaine ROGER
Albert PREJEAN

Toutes ces photographies, format carte-postale sont récentes et inédites. Elles sont signées par le photographe des vedettes, Erpé à Nice.

Je vais vous raconter ...



Nanette jouait franc-jeu...

NANETTE

un beau jour, elle découvre une pièce que Patou avait commencé à écrire et qui était tout simplement leur histoire, cela ne lui fait rien deviner, elle s'enthousiasme encore plus et veut faire à son protégé une merveilleuse surprise. Elle lui fera jouer sa pièce. Elle va voir un directeur de théâtre, et parvient avec un cran splendide, à lui jouer une scène.

Le directeur, Miller, est emballé... pas par la pièce, mais par la petite avocate im-

Pendant ce temps aussi, Patou-Parker, croyant avoir perdu Nanette, commençait à comprendre, lui aussi, que le jeu n'était plus du tout un jeu, il découvrait même tout d'un coup combien il s'était mis lui-même dans sa pièce !

... Je ne vous raconte pas la fin de l'histoire, puisque vous connaissez le ménage Patou.

R. de LECRAN.

Miller le disait encore hier: « Patou n'est pas un méchant homme, mais la vie l'a gâté et parfois, il est capable de commettre des choses monstrueuses ». Son mariage, par exemple, eut pour origine un de ces actes... irréfléchis.

A ce moment-là, Patou ne parvenait plus à écrire quoi que ce soit, les théâtres avaient beau lui réclamer des pièces, il ne faisait rien et sa vogue d'auteur à la mode n'aurait pas tardé à baisser.

Son milieu élégant, snob et vide lui pesait, rendait son imagination aride. Il eut alors l'idée de « changer de peau » et c'est ainsi qu'un beau matin, un des faubourgs de Paris voyait arriver un bête comme les autres, poète, pauvre et dépenaillé qui s'appelait Peter Parker et qui semblait un frère jumeau de Patou.

Que fait-on en pareil cas ? On va au bal musette ; Patou... pardon, Peter eut garde de n'y manquer ; il y rencontra Nanette. Elle n'a pas changé depuis, il est donc inutile de la décrire, elle était déjà jolie, gaie, et entière en ses idées. Elle avait à ce moment-là un « galant », fort des halles d'une carrure impressionnante, très amoureux et de façon fréquemment intempestive. Nanette remarque donc Peter, elle se débarrasse, non sans peine, de son amoureux... il paraît ce que n'était pas encore de l'amour, tout au moins c'est elle qui le soutient, mais un grand intérêt pour ce pauvre type. Peter devient donc son protégé, elle l'héberge, le nourrit et commence à se démenier comme une diablesse pour lancer ce poète en qui elle croit...

Comme une diablesse, le terme est exact ;



Nanette avait un « galant » à carrure impressionnante.

provisée ; il trouve l'attitude de Patou assez laide, car pendant que l'auteur fait calmement son expérience, Nanette elle, joue franc jeu ! Comme les remontrances ne décident pas « Peter Parker », tant pis ! Miller raconte tout à la jeune fille.

C'est alors que l'on put voir les ressources de caractère dont elle disposait : devant ce qui était pour elle un véritable écroulement, elle ne s'effondra pas, ne se lamenta pas, mais promit de se venger. Elle avait proposé la pièce ! bon ! Elle serait jouée. Parfait ! Elle organisa avec tous les amis de son quartier une cabale-monstre, elle fit boycotter le théâtre... Miller évita de justesse une catastrophe. La pièce fut jouée quand même, et triompha... Pendant ce temps, Nanette enfermée dans le bureau du directeur, brisait tout.



La pièce fut un triomphe, double triomphe pour Nanette.

MICHEL DULUD

aime les records...

C'était en 1938, au moment de Munich. Les « cinq jours d'angoisse » qui étreignaient l'Europe et qui donnèrent plus tard au film *Menaces* un titre provisoire, avaient vidé les théâtres parisiens de leur public. Seul le Théâtre des Capucines « tenait le coup » et je me rappelle très bien que dans la loge de Gina Manès qui en était la vedette, on faisait des statistiques démontrant nettement la supériorité numérique des spectateurs des Capucines sur tous les autres établissements. C'est que le théâtre des Capucines avait la veine de jouer une pièce qui faisait courir tout le monde, même en période trouble. Il s'agissait du *Revenant*, pièce policière de Michel Dulud.

Dulud n'en était pas à son premier record. Et pourtant, il n'y avait pas longtemps qu'il était auteur dramatique. A peine un an. Après avoir fait 18 métiers (ce qui est encore un record) et avoir, tout comme Marcel Achard, abordé enfin le théâtre... comme souffleur, il avait écrit une pièce policière intitulée *La Nuit du 7*, qui remporta un de ces succès foudroyants qui décident

inexorablement de la carrière d'un auteur. *La Nuit du 7* fit 350 représentations triomphales aux Capucines et fut ensuite jouée avec non moins de bonheur en Italie, en Roumanie, en Argentine. Immédiatement, Michel Dulud, qui avait trouvé sa véritable voie, écrivit *Le Revenant*. Et les records se renouvelèrent, car non seulement la pièce tint l'affiche pendant des mois et des mois aux Capucines, mais ce fut également la première pièce policière française créée sur Broadway, à New-York.

Seuls les événements de septembre 1939 vinrent interrompre l'essor de la production dramatique de Dulud, et cela au moment où Paule Rolle avait retenu sa troisième pièce — une comédie — pour l'ouverture de la saison au « Gymnase » qu'elle venait de reprendre après avoir sacrifié au cinéma le théâtre Déjazet. L'auteur du *Revenant* partit pour le front ; comme Georges Péclet, il est pilote de réserve. Et après l'armistice, comme tant d'autres, Michel Dulud arriva sur la Côte d'Azur, décidé à reprendre ses occupations et ses préoccupations.

C'est ici que se place un nouveau record de cet homme doté d'une vitalité incroyable et d'une énergie... à tout casser. En quelques semaines, il réussit à trouver quelqu'un, en l'occurrence Pierre Collard, qu'il convainquit de la nécessité de faire du cinéma. Ne voulant pas se lancer à la légère dans une aventure qui le tentait, certes, mais qui comportait tout de même de nombreux risques, Michel Dulud essaya d'abord ses possibilités dans le dix-neuvième métier de sa carrière, celui de metteur en scène cinématographique en réalisant un film de première partie *Il était un foie* qui est un réquisitoire contre l'alcoolisme, traité de façon pittoresque et humoristique.

Lorsque l'expérience fut concluante, Dulud reprit en main un scénario de film d'aventures qu'il avait conçu en 1937 et qui n'avait pas été réalisé parce que l'auteur ne s'était pas mis d'accord sur le choix du metteur en scène. Quand Pierre Collard se décida à tourner *La Troisième Dalle*, il dit à Dulud.

— Moi, je vais vous donner un metteur en scène qui vous donnera pleine satisfaction. Ce sera Michel Dulud...

— J'accepte avec plaisir — lui répondit l'auteur — quant à savoir s'il me donne satisfaction, attendons la présentation du film !

Aujourd'hui, Dulud donne le premier tour



(Photo Erpé)

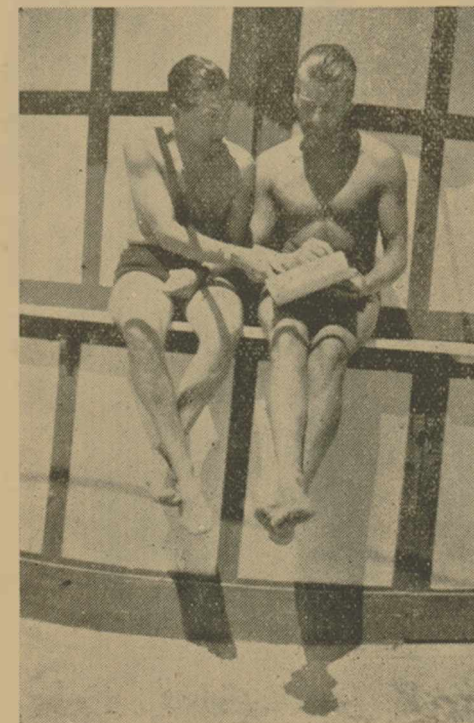
de manœuvre de *La Troisième Dalle*. Pour interpréter cette histoire dont les péripéties tantôt dramatiques, tantôt comiques se déroulent à deux époques différentes, il y a cinq siècles et de nos jours, dans un grand château, Dulud a fait appel à Jules Berry qui y trouvera — paraît-il — un genre de rôle que le grand fantaisiste n'avait encore jamais abordé. *La Revue de l'Ecran* a déjà publié la liste des artistes que Michel Dulud a choisis pour entourer Jules Berry. On a certainement remarqué que l'auteur du *Revenant* a fait appel à beaucoup de ses anciens collaborateurs du Théâtre des Capucines. On le comprend aisément et nul ne lui donnera tort. Quand on a atteint le succès avec une équipe, mieux vaut la garder...

Nous aurons encore souvent l'occasion de reparler de *La Troisième Dalle*, mais il faut dès aujourd'hui souligner le fait que Michel Dulud s'attèle à son labeur de réalisateur de films avec le même enthousiasme juvénile et la même passion qui lui ont fait battre des records appréciables dans le domaine de la littérature dramatique. Ceci laisse bien augurer de cette *Troisième Dalle* qui marquera le retour sur les écrans français du film d'aventures. Michel Dulud en a composé le scénario et les dialogues ; il en dirige les prises de vues.

— Si c'est « loupé » — disait-il l'autre jour — on saura à qui s'adresser...

Mais cela ne peut pas être « loupé » !

Charles FORD.



Michel Dulud et Philippe Hersent profitent du bon soleil et de la quiétude de la plage de Juan-les-Pins pour étudier en commun le scénario de *La Troisième Dalle*.

Il y a certainement, même encore aujourd'hui, où tout est convulsé, quelques vieux Parisiens qui se souviennent des Ballets Suédois et des soirées agitées du Théâtre des Champs-Élysées, quand René Clair, Erik Satie et Picabia collaboraient à un spectacle extraordinaire, à la fois film, ballet et mystification. Cela s'appelait *Entr'acte*. A la fin, devant un public qui ne savait pas s'il devait rire ou se fâcher, les auteurs venaient saluer sans descendre d'une de ces minuscules Citroën jaunes de la forme « fer à repasser » — vous vous en souvenez ?

Jean Börlin, à la vérité, ne dansait pas aussi bien que Nijinsky, mais il y avait la très belle Karina Ari, et, surtout, cette audace, cette joie de vivre un peu fébrile, qui marqua les années 20-25. Tout cela factice, imaginaire, un peu frelaté, un peu ersatz déjà, une copie des fastes russes du ballet, le génie morbide de l'art allemand décadent, la faiblesse d'un univers qui allait à vau-l'eau en poussant des cris de joie ou de ter-

reur ? On avait deux divinités, plus une nymphe : Charlie Chaplin, Jean Cocteau et la jeune Suédoise Greta Garbo.

Précisément, Jean Cocteau, dès ce temps coiffé en méduse sentimentale, présenta un soir *Les Mariés de la Tour Eiffel*. Dans un décor aux perspectives ivres, dû à Irène Lagut, et fortement influencé par la vision de Robert Delaunay, un des maîtres du cubisme, des personnages masqués évoluaient, moitié mimant, moitié dansant. Deux haut-parleurs, dont l'un déformait la voix de Pierre Bertin, commentaient l'action. Six jeunes compositeurs avaient participé à l'expérience. On les accueillit en tumulte : ils se nommaient Arthur Honneger, Francis Poulenc, Darius Milhaud, Duret, Georges Auric, — et Germaine Tailleferre. Quelle était la dame excitée qui avait osé se mêler à ces jeunes casseurs d'assiettes ? Elle parut au baisser du rideau avec ses camarades, tandis que Rachilde, de sa loge, hurlait : « Ils se sont mis à six pour faire ça... Je veux les voir tous les six... »

UNE FÉE MUSICALE

GERMAINE TAILLEFERRE

Germaine Tailleferre était tout simplement une jeune fille très fraîche, rose comme une pivoine, blonde, étonnée, timide, dont la maman pleurait d'attendrissement et d'inquiétude au fond d'une loge, où deux petites nièces couronnées d'argent béaient d'admiration.

Sur la foi de ces débuts voyants, on eût pu croire que la demoiselle en question était une de ces rusées qui cachent bien leur jeu. Grave erreur. Germaine Tailleferre était la seule manifestation authentique de la soirée.

Révolutionnaire à vingt ans, comme tout le monde, elle a suivi jusqu'au bout la ligne la plus pure, la plus logique, la plus classique. Personne n'est plus doué de simplicité et d'honnêteté. Elle a écrit des concertos — ainsi que cela se doit — manière traditionnelle d'offrir l'occasion de montrer leur belle

par
CLORINDE

virtuosité à des camarades instrumentistes qui se nommaient Alfred Cortot, Jacques Thibaud, Ricardo Vines, Lily Laskine, Yvonne Astruc — des chansons acrobatiques, triomphe de Ritter Ciampi, un ballet, *Le marchand d'oiseaux* et ainsi ferma et para-chaeva un merveilleux instrument technique, une écriture ferme, habile, sûre, éloquente, l'écriture d'une femme de talent doublée d'un prêtre et savant ouvrier.

Cette jeune fille timide — prompte à admirer, avide de comprendre et joyeuse d'aimer, promena ses émerveillements dans le vaste monde. Elle alla jusqu'en Amérique où elle se lia d'amitié avec Charlie Chaplin auquel elle confectionnait des pulets à la crème. Charlie, en échange, exécutait au dessert la danse des petits pains, l'inoubliable gag de la *Ruée vers l'or*.

Germaine Tailleferre, fille musicale de Fauré, de Debussy, admiratrice de Stravinsky et servante des Dieux Bach et Mozart connut le cinéma, le jazz, les mélodies aux modulations périlleuses de Cole Porter, le chant nègre. Elle accepta tout, quitte, plus tard, à faire un beau petit feu clair, bien français, bien pétillant, de tout ce bois exotique.

Et, enfin, après vingt ans de ce bon travail, semé de récoltes heureuses, de beaux succès de concert, Germaine Tailleferre — qui, entre temps se mariait, avait une jolie petite fille, meublait sa maison, brodait des tapis et cousait sur ses vestes de laine, le ruban de la Légion d'Honneur — atteignait une maîtrise incontestable et devenait ce compositeur de tout repos auquel on peut demander n'importe quel travail — une cantate sur un poème de Valéry ou une

chanson pour Fernandel — n'importe quel travail, talent en sus, naturellement.

Le cinéma, à son tour, réclama son tribut. Germaine Tailleferre adore le cinéma. Bien que les fantasmagories lumineuses et obscures blessent ses yeux limpides, elle s'amuse considérablement au cinéma. Et quand elle a suivi, passionnée et ravie la projection d'un film, elle rentre chez elle, se met au piano et compose rapidement, jeyeusement, avec une facilité miraculeuse, la musique qui, pour elle, est née des images. C'est ainsi qu'elle écrivit, avec cet enthousiasme qui ne la quitte jamais, les partitions de la *Croisière Noire*, de *Provencia*, de *Bretagne*, de *Les Routes d'Acier*, de *Le Petit Chose*, de *Ces Dames aux Chapeaux Verts*, etc.

Nul plus qu'elle n'est sensible à cet esprit d'équipe qui est l'essence même du travail cinématographique. Ce sentiment s'exprime avec modestie et sincérité : « Une bonne musique de film, c'est une musique qu'on n'entend pas. » Et ce à quoi elle s'efforce toujours, c'est à « accompagner », l'image et le texte avec la discrétion d'une alouette saluant le lever du soleil. Cette discrétion est précisément ce qui fait des partitions cinématographiques de Germaine Tailleferre de très grandes réussites. Dernièrement elle jouait à des amis sa dernière œuvre : la partition des *Deux Timides*. Aucun des auditeurs n'avait vu le film, encore livré aux incantations des monteurs et des synchroniseurs. Mais, à entendre telle valse, telle mélodie, tel trémolo, chacun pressentait la grâce 1860, l'esprit moustache retroussée et falbalas qui caractérisent l'œuvre charmante de Marc Allegret. Cela était bien simple : Germaine Tailleferre avait pour ce travail comme pour tous ceux qu'elle entreprend, largement puisé dans sa provision de bonne humeur, de joie et de compréhension. Tout ce qu'elle fait l'enchantante. C'est son mot, il naît sans cesse sur ses lèvres. Il est bien naturel que sa musique soit un délicat enchantement.

Personne n'est plus doué de gentillesse, personne, à vrai dire, je dois me rétracter. Il me plairait, d'ailleurs, parlant d'une musicienne aussi complètement classique que l'est Germaine Tailleferre — aussi pétrie de grâce gauloise, bleu de Normandie, lumière de l'Île de France, gaité berrichonne — de terminer par un savant et astucieux retour à mon début. Cette forme de discours



ne déparerait pas mon allusion à une musique composée selon les plus pures règles, contrepointée et fuguée à merveille.

...Aussi — attendez, j'y viens par ces fioritures que les musiciens nomment « cadences » — aussi je dois convenir que Germaine Tailleferre a rencontré dernièrement grâce au cinéma — quelqu'un d'aussi gentil et d'aussi candide qu'elle-même. Et il était très bien qu'ayant fait ses débuts par les *Mariés de la Tour Eiffel*, elle rejoignit un jour Jean Effel au domaine poétique de la Caméra.

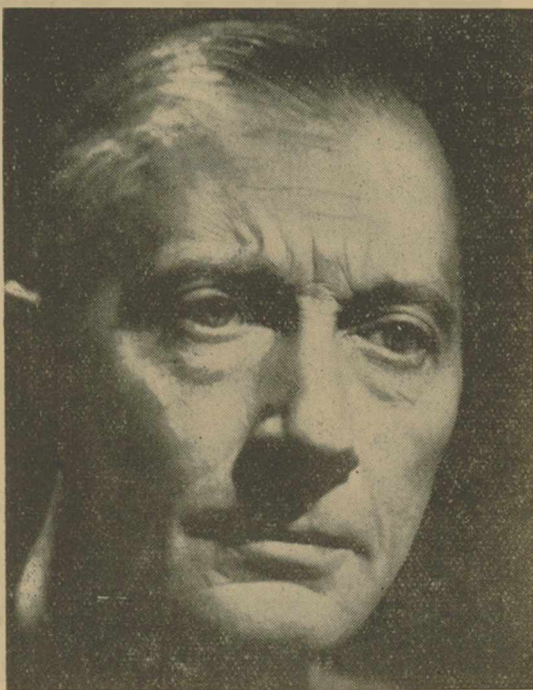
A les cuir chantonant ensemble, de leurs voix fausses qui attestent des consciences immaculées, *Arlequin dans sa boutique*, au milieu de croquis épars où des anges honnêtes faisaient la queue pour leurs tickets d'encens, on sentait que quelque chose de très réussi s'accomplissait. Si jamais le dessin animé français...

Oui. Le dessin animé français. Car, si Germaine Tailleferre le voulait, elle pourrait rejoindre en ces Amériques où son jeune talent connut de grandes amitiés, un mari industriel qui ne cesse de la réclamer. Mais, malgré tout, elle préfère — toujours guidée par ce sentiment fraternel profond qui l'habite — participer aux risques et aux tristesses de l'heure pour continuer à nous faire entendre sa pure chanson, fraîche, tendre, malicieuse, apaisante et claire comme l'onde de nos rivières, une chanson qui est, tout entière, jaillie de notre sol et de nos traditions.

C'est de quoi, tous ceux qui, du fond d'une salle obscure, entendent soudain s'élever une harmonieuse douceur, doivent lui garder dans leur cœur une petite amitié fidèle.



« Ces dames aux chapeaux verts » font leur petite promenade quotidienne aux sons d'une musique guillerette de Germaine Tailleferre.



JACQUES FEYDER EST PARTI

Cette fois-ci, c'est sûr et certain. Jacques Feyder a obtenu toutes les autorisations nécessaires pour aller tourner en Suisse son film *Une Femme disparaît*, d'après un scénario de Jacques Viot, avec des dialogues de Pierre Laroché. On sait que ce film marquera simultanément le retour à l'écran de Françoise Rosay que l'on verra dans quatre rôles différents, de Michel Simon et d'Emmy Lynn qui fut une des plus grandes vedettes du cinéma muet.

La distribution comprend, outre de nombreux artistes suisses, Jules Berry, Henry Guiso, Jean Worms, Gabrielle Dorziat et la jeune Florence Lynn, fille d'Emmy Lynn, dont ce seront les débuts à l'écran. Mais elle jouera le rôle de la fille de Françoise Rosay et non pas de la fille de sa mère! Nous aurons certainement l'occasion de reparler de ce film qui constitue un événement artistique de tout premier ordre, étant donné les personnalités des réalisateurs et collaborateurs.

SAUVETAGE !



WALTER RUTTMANN

(Suite de la page 3.)

yaît » et « pensait Cinéma ». Parce qu'il était « L'Homme-Cinéma » annoncé par la bonne fée....

Après ces deux réussites, après celle de *Mélodie du Monde* surtout, Walter Ruttmann aurait dû avoir une production régulière. Alors que chacun piétinait, tâtonnait, comprenant plus ou moins clairement ce qu'il y avait dans l'invention nouvelle, il avait démontré qu'il y voyait clair, qu'il avait compris, qu'il pouvait rendre service. C'eût été logique, c'eût été trop beau...

C'est alors qu'intervint la mauvaise Fée qui n'est peut-être que la servante de la Dérision. Sous quelle forme se manifesta cette intervention ? Que se passa-t-il ? Nul ne le sut jamais... La seule chose certaine c'est que Walter Ruttmann ne mit plus sa signature en tête d'aucun film et que l'on n'entendit plus parler de lui jusqu'au jour où on apprit qu'il devenait l'assistant d'Abel Gance pour *La Fin du Monde*... Qu'est-ce que la collaboration de Walter Ruttmann apporta à l'auteur de *La Roue* ? Encore une question restée sans réponse, le film ayant été revu et corrigé, remanié et tripotouillé par tant d'incompétences et la forme sous laquelle il fut projeté étant si éloignée de la conception de son auteur que l'on peut bien affirmer ne pas avoir vu l'œuvre qu'Abel Gance avait conçue et qu'avec « l'assistance » de Walter Ruttmann, il avait réalisée.

On peut affirmer aujourd'hui que Walter Ruttmann a été une des forces les moins discutables de l'Art cinématographique et que cette force — après et avant tant d'autres — n'a pas été utilisée comme elle le méritait.

René JEANNE.

Il ne s'agit pas là, d'un de ces petits jeux, à la mode : « de quoi s'agit-il ? » On serait d'ailleurs bien emprunté pour répondre si l'on ne sait qu'il s'agit d'une scène de *Tobie* est un Ange. Rellys et sa roulotte viennent de tomber dans une petite rivière. Janine Darcey qui rêvait sur la rive a juste le temps d'intervenir, non sans peine, on le voit!

C'est la première fois que Janine Darcey, à qui nous avons récemment consacré une longue étude, interprète un film franchement comique — car il faut excepter *Je chante*

qui n'était pas exactement un comique — tandis que *Tobie* !

Un tel changement d'emploi est toujours un peu périlleux pour une comédienne, mais ceux qui ont assisté aux prises de vues, assurent que la grave interprète d'*Entrée des Artistes*, n'a pas à s'inquiéter sur l'issue de l'épreuve; que sa réputation s'en trouvera au contraire consolidée, que ses qualités... et puis en somme, nous verrons bien !

Pour l'instant, elle termine ce film à Nice, avec Yves Allégret comme réalisateur.



Prises de vues en intérieur.

Je vous parlerai cette semaine de la prise de vues en intérieur.

Pour ceux d'entre vous qui désirent réaliser des scénarios, voici quelques conseils sur la prise de vues en lumière artificielle.

Il faut tout d'abord avoir un objectif ouvert à F : 1.9 ou même si possible à F : 1.5.

Si vous tournez dans votre appartement, vous aurez intérêt à « cerner » votre objectif d'une bonnette « grand angle » dont le rôle sera de doubler votre champ de prise de vues. Si vous ne disposez que de 3 mètres de recul, l'adaptation d'un complément d'objectif équivaldra à un éloignement de six mètres. L'emploi de cet accessoire vous apportera une aide précieuse dans la réalisation de vos films.

Soulignons à présent l'importance capitale du rôle de l'éclairage dans les prises de vues d'intérieurs.

Je vous citerai le cas d'un de mes amis qui, utilisant un grenier désaffecté, avait réussi à le transformer en un véritable petit studio moderne muni des derniers perfectionnements en matière d'éclairage : spotlights, rampes lumineuses, projecteurs d'ambiance, etc...

On distingue deux sortes d'éclairage : l'éclairage d'ambiance et les « effets » spéciaux. Ces derniers sont réalisés grâce au « spot » qui consiste en un projecteur à faisceau variable. Dans ce type d'appareil la

lampe est mobile et peut, selon le cas, soit s'approcher de la lentille ou vice-versa.

Dans une prise de vues intérieure, vous aurez tout intérêt à varier le plus possible vos angles en utilisant soit les gros plans, soit les plans américains ou mieux, le travelling.

Ce dernier procédé est à la portée de tous puisqu'une simple voiture d'enfants peut remplacer les « chariots » utilisés par les professionnels.

Voici un truc inédit que je vous signale au passage. A défaut de voiture d'enfant, placez sous le trépied de votre caméra, un simple tapis qui, glissant sur le parquet de votre chambre, réalisera un parfait travelling de fortune.

Dans ce genre d'opération, ne pas omettre de faire varier en conséquence la mise au point de votre appareil.

Je vous donnerai dans un prochain article les explications vous permettant de réaliser à peu de frais le matériel nécessaire à l'installation d'un petit studio d'appartement.

Jean BEAL.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tel. : National 26-82
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD.
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France :

1 an : 65 frs, 6 mois : 35 frs.

Suisse :

27 Kanonengasse, Bâle
1 an : 10 frs suisses; 6 mois : 6 frs ; 3 mois : 3 fr. 50; le numéro : 30 centimes.

Etranger U. P. :

1 an : 130 frs, 6 mois : 75 frs.

Autres pays :

1 an : 160 frs, 6 mois : 85 frs.

Chèques Postaux : A. de MASINI.
43, bd de la Madeleine, Marseille
C. C. 466-62)

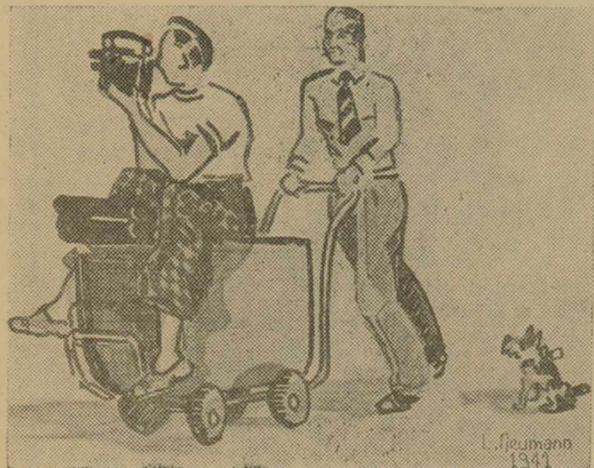
DES NOUVELLES DE JIMMY GAILLARD

Il y a quelques semaines à peine, le sympathique Jimmy Gaillard était venu nous rendre visite et avait assisté à une des réunions du Ciné-Club. Il était de passage à Marseille, venant de Cannes et se rendant à Paris pour reprendre sa place au studio.



Aujourd'hui, une carte familiale nous apporte de ses bonnes nouvelles. « Me voilà donc Parisien de nouveau — nous écrit-il — Je viens de commencer le film *Chèque au Porteur*, de Jean Boyer, avec Lucien Baroux, Jean Tissier et Marguerite Pierry. C'est un film très amusant et musical, où je dois chanter une nouvelle chanson. Après, je dois tourner *Le Pavillon brûle*, avec Pierre Renoir. »

Voilà donc Jimmy en plein travail. Mais il a promis de revenir bientôt parmi nous. D'ailleurs, il a laissé sa maman dans le Midi et il viendra certainement l'embrasser sous peu.



Un travelling
chez les amateurs

Pour bien connaître la France
PROCUREZ-VOUS LES
VISIONS de FRANCE
30 VOLUMES PARU/chez votre libraire ou chez l'éditeur
G.L. ARLAUD
3, Place Melbournier, 3
LYON

LA CRITIQUE

LES MAINS LIBRES.

C'est l'histoire d'une vocation de sculpteur. Et cela ne laisse pas d'être sympathique. Tant et tant de films ont été consacrés à des musiciens que nous ne sommes pas fâchés du tout de cette conception un peu moins sonore de l'art. On se demande pourquoi les cinéastes ne se sont pas attaqués plutôt ou tout au moins plus souvent à ce sujet qui porte en lui quelque chose de sublime... Hélas, en cherchant bien, le grand responsable est encore le public, celui qui a horreur d'aller au cinéma pour apprendre ou pour comprendre.

A vrai dire, le metteur en scène des *Mains Libres* a craint cette indifférence du spectateur. C'est pourquoi il a surchargé l'intrigue de quelques aventures romanesques qui atténuent sa vigueur. S'étant ainsi assuré un minimum de sympathie, l'auteur a pu se consacrer entièrement à la peinture de ce caractère de femme, un des plus attachants que le cinéma nous ait montrés. Cette fille de ferme habitée par le génie de la sculpture choquera peut-être certains conformistes pour lesquels un climat spécial est nécessaire à l'éclosion du talent. Les autres ne verront

que cette flamme qui la dévore et ce courage inconscient qui sont sans doute les preuves les plus sûres d'un talent. On a l'impression d'assister à une victoire de l'homme sur son destin. Cette femme qui, à travers toutes les douleurs et ce qui est beaucoup plus significatif, à travers toutes les joies de sa vie, n'arrive à la sérénité qu'en se consacrant à son travail de sculpteur, est une chose vraiment émouvante.

Je sais bien qu'il y a d'autres caractères et que ni les uns, ni les autres ne manquent d'une certaine vérité. Il y a des snobs, un valet de ferme plein de force, et un professeur beurré dans la tradition de tous les professeurs. Mais aucun n'a vraiment une influence profonde sur l'action elle-même, ce

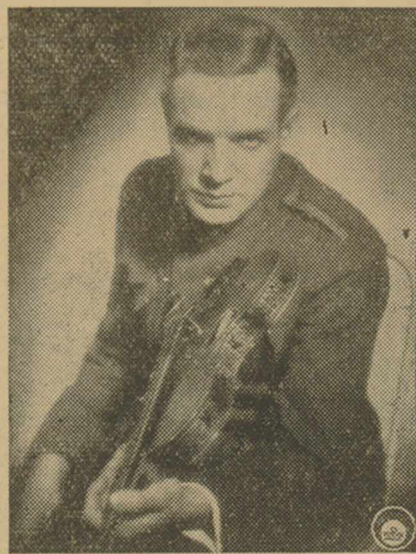
sont des concessions de l'auteur. Nous les subissons, je ne pense pas que nous ayons à nous en féliciter.

Un des mérites les plus marqués du film est qu'on y a remplacé le mot « génie » par celui de « travail ». En avons-nous vu au cinéma, de ces compositeurs qui n'avaient qu'à s'asseoir devant un piano pour faire naître des compositions admirables ? En avons-nous vu des metteurs en scène et des auteurs qui confondaient « talent » et « facilité » ? Il n'y a ici rien de pareil et le film tout entier repose sur cette idée de labeur acharné et constant, seule garantie du succès.

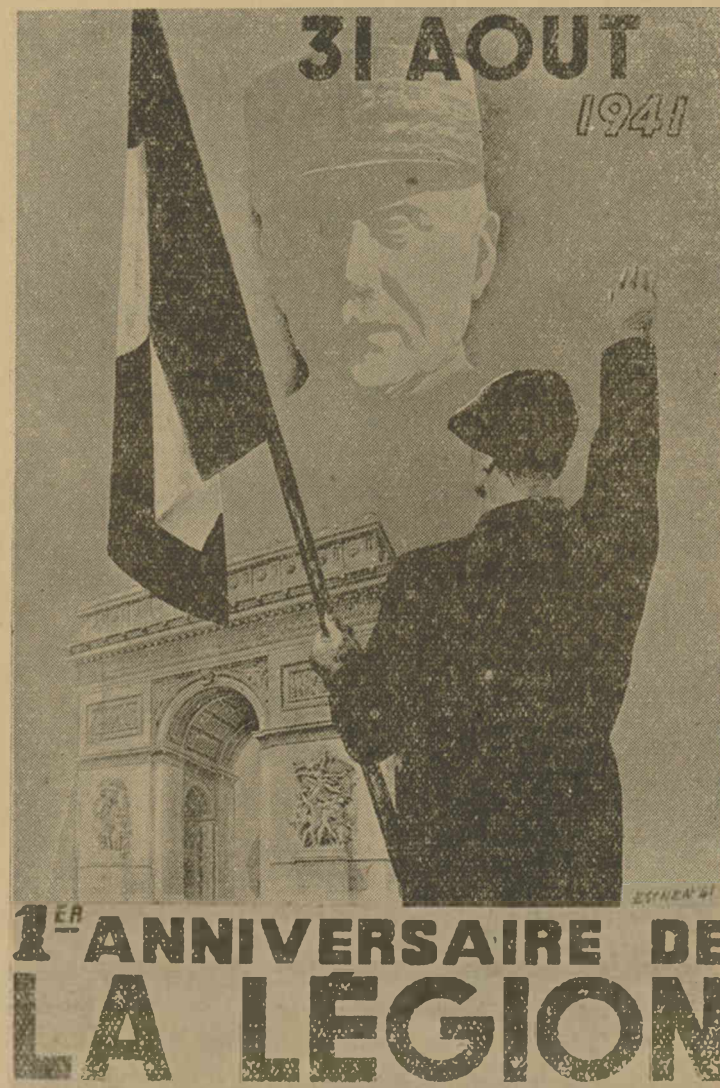
L'interprétation de Brigitte Horney dans le rôle de Dora, la fille de ferme, la mère, l'amoureuse, l'artiste est étonnante de vérité. Son admirable visage, à la fois dur et lumineux, est avec son talent les deux éléments de succès du film. Olga Tchekowa joue une grande coquette avec la conviction de l'habitude. Et n'oublions pas quelques bas-relief et quelques statues magnifiquement photographiées.

G. G.

UN RETOUR...



Pierre-Richard Willm, que nous voyons ici dans *Stradivarius*, revient à l'écran après une longue absence. Il sera l'interprète principal des *Jours Heureux* que va réaliser Jean de Marguenat d'après la pièce de Claude-André Puget.



SOUPE AUX CANARDS

NOUVELLES DE PARTOUT

— Sous la supervision de Roger Richebé, Jean de Marguenat va réaliser *Les Jours Heureux* de Claude-André Puget, dans une adaptation et avec des dialogues de André Legrand. Les rôles principaux seront joués par Pierre-Richard Willm, Juliette Fa-ber, François Périer et Montique Thibaut.

— Au studio de Marseille, J.-K. Raymond-Millet a procédé à l'enregistrement de la musique de Raoul Moretti et du commentaire des films qu'il a tournés à Toulouse et dans le Roussillon.

— C'est notre collaborateur Jacques Féline qui compose la musique du récent film de dessins animés de Pierre Bourgeon. — Pierre Blanchard jouera sans doute *Hamlet* à la Radio, dans une adaptation de Marcel Pagnol qui y travaille en ce moment. Est-il besoin d'ajouter que le rôle d'Ophélie sera joué par Josette Day ?

— Edith Piaf, qui, après son suicide, se trouve en excellente santé, va faire ses débuts au cinéma dans *Montmartre-sur-Seine*, un scénario original d'André Cayatte, dialogué par Serge Veber, que va bientôt réaliser Georges Iaconne. Comme partenaire d'Edith Piaf, on annonce Jean-Louis Barrault. La musique de ce nouveau film et les chansons seront de Marguerite Monod. En attendant, Edith Piaf compose des poèmes qui vont bientôt paraître en librairie.

— C'est Pierre Rocher qui commentera le film documentaire de Pierre Duvivier *Monastères* et

Abbayes de Provence que celui-ci vient de tourner avec l'opérateur Vicas. La musique sera de Godart.

— On dit que ce sera Albert Préjean qui remplacera Maurice Chevalier pour aller tourner en Espagne un film de Maurice de Canonge avec Império Argentina.

— René Rocher, directeur du Théâtre National de l'Odéon, a engagé de nombreux artistes pour paraître en scène au cours de la saison prochaine, aux côtés de la troupe régulière. Citons Germaine Dermoz, Jacqueline Porel, Saturnin Fabre, Henri Rol- lan, Jacques Baumer, Jacques Grétilat, Charpin, etc...

— Gaston Thierry et L. de Gioanni ont renoncé, pour l'instant tout au moins à réaliser leur film sur Mistral. Leurs prochaines productions s'appellent *Fragonard à Grasse* et *Verdon, Colorado français*.

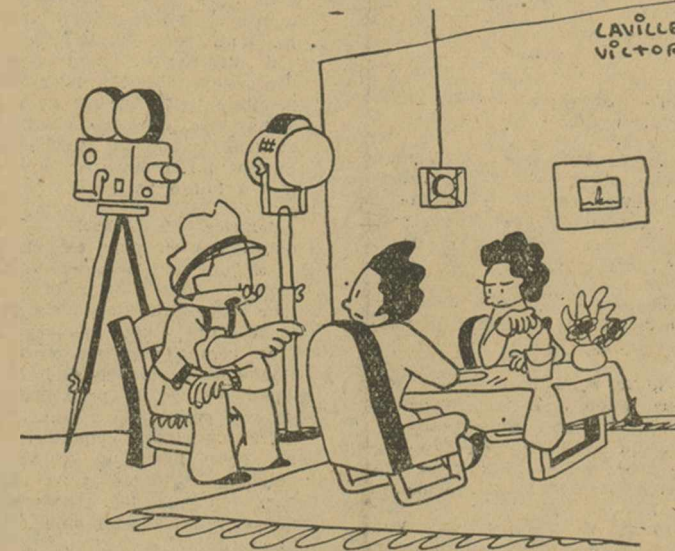
— Maurice Poggi est devenu directeur du théâtre du Palais-Royal. Il veut constituer une nouvelle troupe et on parle de Christiane Delyne, de Duvallès et de Pierre Brasseur.

— On annonce que Jean Giraudoux travaille à l'adaptation cinématographique de *La Duchesse de Langeais* de Balzac. C'est Jacques de Baroncelli qui en serait le réalisateur. Rappelons à cette occasion que l'adaptation américaine de cette œuvre de Balzac fut un des plus beaux succès de Norma Talmadge. Le rôle du Duc était tenu par Adolphe Menjou. Il eut aussi, sous le titre *Histoire des Treize*, une excellente adaptation allemande de Paul Czinner, avec Elisabeth Bergner.

— Yvette Andréyor, Marcelle Parysis et Charpin vont jouer au Théâtre Michel une revue de Collette et Raymond Souplex.

— Marcel Pagnol a donné le premier tour de manivelle de sa nouvelle trilogie *La Prière aux Étoiles*, dont les trois parties s'appelleront *Florence* (Josette Day), *Pierre* (Pierre Blanchard) et *Dominique* (Jean Chevrier). La distribution comprend en outre Marguerite Moréno, Pauline Carton, Line Noro, Milly Mathis, Fernand Charpin, Alerme, Julien Carette, Georges Péclet, Castan, etc., etc.

— Josseline Gaël vient de signer pour tourner un des rôles principaux de *La Troisième Dalle* de Michel Dulud.



— Vous dites « j'ai pas faim »... et vous vous levez de table !..

Georges GOIFFON et WARET

51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26
SPÉCIALISÉS DANS LES CESSIONS DE CINÉMAS

EN DORDOGNE

La Dordogne — Immense écrit d'un joyau sans pareil nommé Périgord Noir — devait être le cadre, avant septembre 1939, d'un film qu'une société régionaliste se proposait de « tirer » de l'immortel chef-d'œuvre d'Eugène Le Roy : *Jacquou le Croquant*.

Hélas ! la guerre et aussi diverses difficultés monétaires ont obligé à remettre à plus tard les premiers tours de manivelle.

Ceux-ci vont-ils être repris ? Certains échos prétendent que leur arrêt ne serait bientôt plus qu'un fâcheux souvenir. Nous l'espérons pour la mise en valeur par l'écran des sites incomparables qui ont nom Montignac, l'Herm, Beynac et Forêt Barade.

— Ces jours derniers, Deva-Bassy, la divette de l'Opéra-Comique, créatrice de *Yana* et de *La Féerie Blanche*, était l'hôte de Brantôme « La Venise Périgord ». Elle était accompagnée par le fanatisme Lemercler qui fut son partenaire au cours d'une récente tournée en Afrique du Nord.

EN CORRÈZE

Très lent, — trop même nous semble-t-il — sont les débuts de *Bernard de Ventadour*, la « bande » sonore et parlante que se propose de réaliser un groupement cinématographique régional d'après une étude de notre ami Georges de la Farge.

Les prises de vues ne commencent qu'en septembre. Mauvaise saison, chez nous, pour d'excellents éclairages. Déjà août réserve des ennuis aux meilleurs opérateurs. Ceux d'air pur en savent quelque chose.

Toutefois, nous ne désespérons pas de voir nos « caméramen » surmonter les pires difficultés dans les ombres automnales des gorges de la Luzège.

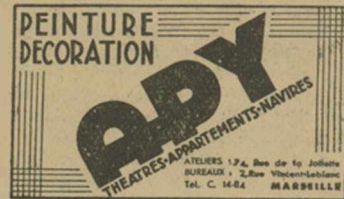
André LAGARDE.

ARTISTES ! REALISATEURS ! TECHNICIENS !

Faites nous connaître votre résidence. Informez-nous de vos changements d'adresse. Peut-être une lettre urgente vous attend-elle en nos bureaux. Notre discrétion est assurée : Nous ne donnons jamais d'adresse sans autorisation formelle de l'intéressé.

CHIRURGIEN-DENTISTE

2, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Argent, Vêtements
Assurances Sociales



Le Gérant : A. DE MABINI
Impr. MISTRAL - CAVAILLON

LES PROGRAMMES DE LA SEMAINE MARSEILLE

ALCAZAR, 42, c. Belsunce. — Bons pour le service.
ALHAMBRA, Ste-Marguerite. — Démon de la mer, Chant du Marin.
ALHAMBRA, St-Henri. — Programme non communiqué.
ARTISTICA, L'Escale-Gore. — Programme non communiqué.
ARTISTIC, 12, boul. Jardin-Zoologique. — Fermé.
BOMPARD, 1, boul. Thomas. — Moulin dans le soleil.
CAMERA, 112, La Canebière. — J'ai une idée, 1.000.000 de r.
CANET, r. Berthe. — Fiancée de Frankenstein, Est de Java.
CAPITOLE, 134, La Canebière. — Fermé.
CASINO, Mazargues. — Michel Stragoff.
CASINO, St-Henri. — Son dernier modèle, Son hussard.
CASINO, St-Louis. — Gens du voyage.
CASINO, St-Loup. — Testament du capitaine Dzew.
CENTRAL, 90, r. d'Aubagne. — Fermé.
CESAR, 4, pl. Castellane. — Première, Folie du ring.
CHATELET, 3, av. Cantini. — Programme non communiqué.
CHEVALIER-ROZE, r. Chevalier-Roze. — Echec à la dame, Le retour de Kid.
CHAVE, boul. Chave. — Nitchevo, Courrier d'Asie.
CHIC, 28, r. Belle-de-Mai. — Terreur à l'Ouest.
CINEAC, P. Marseillais, 74, Canebière. — Bois sacré, Actualités.
CINEAC, P. Provençal, c. Belsunce. — L'homme marqué, Actualités.
CINEO, St-Barnabé. — King-Kong, Croisière sentimentale.
CINEVOG, 36, La Canebière. — San-Francisco.
CINE-VOX, 116, boul. Notre-Dame. — Maraja.
CLUB, 112, La Canebière. — Le challenge, Fantôme à vendre.
COMEDIA, 60, r. de Rome. — Comte de Monte-Cristo.
COSMOS, l'Estaque. — Nuit décisive, Plaisirs de l'eau.
ECRAN, La Canebière. — Maison aux 1.000 bougies.
ELDO, 24, pl. Castellane. — Piste d'argent, Une femme sans passé.
ETOILE, 21, boul. Dugommier. — Un point c'est tout, Amiral mène la danse.
FLOREAL, St-Julien. — Trompe la mort, Au service de la loi.

FLOREOR, St-Pierre. — Appel de la vie, Quand les femmes se taisent.
GLORIA, 46, quai Mar.-Pétain. — Programme non communiqué.
GYPTIS, Belle-de-Mai. — Fermé.
HOLLYWOOD, 38, r. St-Ferréol. — Champions de France, Les derniers aventuriers.
IDEAL, 375, r. de Lyon. — Le prince de minuit.
IMPERIA, Vieille-Chapelle. — Heidi, Ch. Chan aux courses.
IMPERIAL, r. d'Endoume. — Panique au cirque, Carrousel.
LACYDON, 12, qu. Mar.-Pétain. — Un de la légion, Docteur Cornelius.
LENCE, pl. de Lenche. — Le maître du monde.
LIDO, Monolivet. — Nuits de feu.
LIDO, St-Antoine. — Mademoiselle et son bébé.
LUX, 24, boul. d'Arras. — C'était son homme.
MADELEINE, 36, av. Mar.-Foch. — La belle et la loi, Vierge folle.
MAGIC, St-Just. — La vieille fille, Mauvaise tête.
MODERN, La Pomme. — Son oncle de Normandie.
MASSILIA, rue Caisserie. — Programme non communiqué.
MONDAIN, 160, boul. Cnave. — Fermé.
MONDIAL, 150, ch. des Charreux. — Suzamah, Chan à Londres.
NATIONAL, 229, boul. National. — Le dernier négrier, Chan à Broadway.
NOAILLES, 39, rue de l'Arbre. — La vieille fille, Le roi du hockey.
NOVELTY, qu. Mar.-Pétain. — Programme non communiqué.
ODDO, boul. Oddo. — Berceuse.
ODEON, 162, La Canebière. — Les hauts de Hurlevent (sur scène).
OLYMPIA, 36, pl. St-Michel. — Fermé.
PALACE SAINT-LAZARE, r. Hoche. — Vie privée du tribun.
PATHE-PALACE, 110, La Canebière. — Roméo et Juliette.
PHOCEAC, 38, La Canebière. — Barnabé, Mains une.
PLAZA, 60, boul. Oddo. — Barnabé, Mains une.
PRADO, av. Prado. — Marinello, L'Occident.
PROVENCE, 42, boul. Major. — Ecumeurs du Far-West.
QUATRE-SEPTEMBRE, pl. 4-Septembre. — Programme non communiqué.
REGENT, La Gavotte. — La grande ville.
REGENCE, Sain-Marcel. — Tempête sur l'Asie, Brave Jamly.
REGINA, 209, av. Capelette. — Les Misérables.
REX, 58, rue de Rome. — La femme au carrefour.
RIALTO, 31, rue Saint-Ferréol. — Les Misérables.
RITZ, Saint-Antoine. — Guet-apens.
ROXY, 32, rue Tapis-Vert. — Fiancée de Frankenstein, Tara le poien.
ROYAL, Capelette. — Vedettes du pavé, Grille-les tous.
ROYAL, Sainte-Marthe. — Sous la robe rouge.
SAINT-GABRIEL, 8, cours de Lorraine. — Programme non communiqué.
SPLENDID. — Programme non communiqué.
STAR, 29, rue de la Darse. — Crochet radiophonique, Carnet de bol.
STUDIO, 112, La Canebière. — L'intruse, Panique à l'hôtel.
TIVOLI, 33, rue Vincen. — Valet de cœur, Affaire Garden.
TRIANON, St-Jérôme-La Rose. — Adieu pour toujours, Retour de Kid.
VARIETES, rue de l'Arbre. — Mon cœur t'appelle.
VOUDAN, rue de la Guadeloupe. — Paradis de Satan.



J. C. à Beaulieu. — Nous ne nous chargeons pas de ces commissions. Faites votre démarche vous-même auprès de Viviane Romance et envoyez-nous la lettre sous double enveloppe affranchie. Nous la transmettrons.

Jean P. à Marseille. — Dans Autant en emporte le vent : Vivien Leigh (Scarlett O'Hara), Clark Gable (Rhett Butler), Leslie Howard (Asley Wilkes) et Olivia de Havilland (Melanie Wilkes)... Voici pour compléter votre liste de films de Lucien Baroux : Aventure à Paris, Arènes Joyeuses, Baccara, Le Billet de Milla, Ces Messieurs de la Santé, Derrière la Façade, La Garnison Amoureuse, Maître Bolbec et son mari, La Mascotte, Les Mystères de Paris, Le Petit Ecart, Ronny, Vous serez ma femme, Remontons les Champs-Élysées, etc... Cela vous suffit ? Et voici pour Claudette Colbert : Cléopâtre, Le Signe de la Croix, Cette nuit est notre nuit, Sous deux drapeaux, Le Lieutenant souriant, La Huitième Femme de Barbe Bleue, A Paris nous les trois. Vous aurez une

réponse à votre deuxième lettre une autre fois.

Jean R. à Castres. — L'unique marche à suivre c'est d'enregistrer votre scénario à la Société des Auteurs et de le présenter ensuite aux producteurs de la zone libre.

Jean L. — Votre lettre a été immédiatement transmise à Françoise Rosay.

Brigitte B. à Monaco. — Nous avons publié un article détaillé sur Errol Flynn dans notre numéro du 17 avril 1941. Des articles sur Robert Taylor et Ray Milland viendront certainement.

Léo T. à Valence. — Vous pouvez écrire à Georges Péclet en adressant à la Revue. Nous lui remettrons la lettre.

Jacques P. à Marseille. — Loretta Young a tourné encore : Béatrice à l'Ecole, Ris donc Pait-lasse, Le Bourreau, Shanghai, Trois Souris Blanches. Sur votre liste vous pouvez ajouter pour Tyrone Power ; Dortoir de jeunes

Filles; Quatre Femmes à la recherche du Bonheur; pour Danielle Darrieux: Le Bal, Coquecigrolle; Château de Rêve, Panurge, Coffret de Laque, J'aime toutes les Femmes, Mauvaise graine.

Janine L. à Clermont-Ferrand. — Nous ne pouvons entamer avec vous une polémique au sujet de Pension Mimosas, mais en tous cas il nous semble qu'il faut craindre l'eau de rose, autant et plus que certaines violences. En ce qui concerne les films que vous avez pu voir en Suisse, des questions d'organisation intérieure, d'un part, d'intérêt commercial d'autre part font qu'il est assez peu probable, pour le moment en tout cas, que nous puissions voir ces productions. Ces raisons ne jouant pas pour la Suisse qui occupe une situation tout à fait à part.

Maurice C. Avèze. — Votre question n'est pas très claire; il y a plusieurs formes d'arrangement : Vous pouvez être directeur de salle appointé par le propriétaire; vous pouvez aussi être gérant avec ou sans cautionnement, cela dépend de vos ententes avec le propriétaire, de vos garanties personnelles, de votre expérience commerciale. On ne peut fixer un chiffre par nombre de places, vous comprenez bien que 400 places sur la Canebière cela vaut une fortune,

mais 400 places en rase campagne... Il faut également connaître le métier, la programmation, etc., etc.

M. André G. à Lyon. — Nous croyons qu'il vaut mieux que vous renonciez à vous créer une situation dans le cinéma. Cela ne vous donnerait que déboires; Essayez de vous rendre utile dans un autre domaine.

Marie F. à Hyères. — Nous ne voulons pas être décourageants mais pourquoi voulez-vous que l'on puisse réussir dans un métier sans l'apprendre. La seule manière c'est d'apprendre d'abord en faisant par ci par là un peu de figuration. Vous gagnerez certainement moins qu'à la campagne et la réussite est très aléatoire.

Joseph R. à La Seyne. — Nous avons déjà dit bien des fois comment l'on peut devenir metteur en scène. Il faut travailler dans les studios, à n'importe quoi, c'est long, décourageant, cela ne vous offre dans la situation actuelle aucune certitude de gagner votre vie. C'est un beau métier mais réfléchissez bien si vous avez le cran de vous lancer dans pareille aventure.

M. Jo T. à Porto Vecchio. — Le manque de matière première a fait complètement supprimer les enregistrements de disques privés ou commerciaux.

LISEZ, en page 2,
notre rubrique du
Venez, sans engagement, vous
renseigner à nos permanences.

CINÉ
CLUB